

les enfants de saturne philoctète

texte & mise en scène Olivier Py
18 septembre – 24 octobre / Berthier 17^e

de Jean-Pierre Siméon d'après Sophocle / mise en scène Christian Schiaretti
24 septembre – 18 octobre / Odéon 6^e

[...] un cabaret hamlet [...] je meurs

de Matthias Langhoff
5 novembre – 12 décembre / Odéon 6^e

comme un pays [dying as a country]

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Michael Marmarinos
7 – 12 novembre / Berthier 17^e

la petite catherine de heilbronn la

d'Henrich von Kleist / mise en scène André Engel
2 – 31 décembre / Berthier 17^e

guerre des fils de lumière contre

d'après La Guerre des Juifs de Flavius Josèphe / mise en scène Amos Gitai
6 – 10 janvier / Odéon 6^e

les fils des ténèbres le vertige

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Caterina Gozzi
27 janvier – 20 février / Berthier 17^e

des animaux avant l'abattage un

tramway nommé désir ciels kean

de Tennessee Williams / mise en scène Krzysztof Warlikowski
4 février – 3 avril / Odéon 6^e

texte & mise en scène Wajdi Mouawad
11 mars – 10 avril / Berthier 17^e

ou désordre et génie la ronde du

d'après Alexandre Dumas & Heiner Müller / mise en scène Frank Castorf
9 – 15 avril / Odéon 6^e

de Dimitris Dimitriadis / mise en scène Giorgio Barberio Corsetti
14 mai – 12 juin / Odéon 6^e

carré la vraie fiancée impatience

d'après les frères Grimm / adaptation & mise en scène Olivier Py
18 mai – 11 juin / Berthier 17^e

Festival de jeunes compagnies
17 – 26 juin / Odéon 6^e & Berthier 17^e

01 44 85 40 40 / theatre-odeon.eu

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6^e / Métro Odéon
RER B Luxembourg



Ateliers Berthier

angle de la rue André Suarès et du Bd Berthier Paris 17^e
Métro et RER C Porte de Clichy

Renseignements et location

- Par téléphone 01 44 85 40 40
du lundi au samedi de 11h à 18h30
- Par internet theatre-odeon.eu ; fnac.com ;
theatreonline.com
- Au guichet du Théâtre de l'Odéon
du lundi au samedi de 11h à 18h

Contacts

- Abonnement individuel, jeune, découverte/contemporain
et Carte Odéon
01 44 85 40 38
abonnes@theatre-odeon.fr
- Groupes d'amis, associations, comités d'entreprise
01 44 85 40 37 ou 40 88
collectivites@theatre-odeon.fr
- Groupes scolaires, universitaires, associations d'étudiants
01 44 85 40 39 ou 40 33
scolaires@theatre-odeon.fr



Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite,
nous prévenir impérativement au 01 44 85 40 37

— Toute correspondance est à adresser à
Odéon-Théâtre de l'Europe – 2 rue Corneille – 75006 Paris



Couverture L. / Un Cabaret Hamlet L. / V. Achéty / D. Dimitriadis © K. Mironopolis / Je meurs comme un pays © P. Perreault et Ch. Billos / La Petite Catherine de Heilbronn © Richard Schroeder / La Guerre des Juifs © Christophe Raymond de Lage / Festival d'Avignon
graphisme & images © éléments Gilles Couclet & Héloïse Wira, Olivier Gomis peinture, Benjamin de Diebach photographie / Licenses d'entrepreneur de spectacles 1007518 et 1007519

Lettre N°12

novembre 2009 – janvier 2010

[...] Un Cabaret Hamlet [...] Je meurs comme un pays [Dying as a Country]

La Petite Catherine de Heilbronn La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres
Présent composé



Le théâtre a mauvais caractère parce que grand cœur

Quel avenir pour le théâtre ? question récurrente, un peu vaine, sans doute, mais posons-la tout de même, ne serait-ce que pour dénoncer ce curieux singulier : comment imaginer, en effet, qu'il puisse y avoir un unique avenir pour ce genre multiséculaire, qui est un monde en soi ? Seul un regard réducteur chercherait à imposer au théâtre le carcan d'une seule fonction, d'un seul devoir. Carcan que le théâtre a d'ailleurs toujours rejeté. Répétons-le, le théâtre ne résiste pas, il insiste. Il se nourrit et nourrit les sociétés des matériaux qui font les civilisations, le bon, l'injuste, le sale, le beau, les erreurs. Et il est aussi pluriel que ces sociétés et ces matériaux. Le théâtre a mauvais caractère parce que grand cœur. Libertaire, il n'est jamais aussi maladroit que lorsqu'il est instrumentalisé. Brecht lui-même trouverait sans doute délirant – ou amusant – de se voir transformé en spectre, condamné à revenir nous hanter au nom d'on ne sait quel «retour»... Il se murmure en effet, chez certains, que l'élite artistique serait repliée sur elle-même, et qu'il serait temps de revenir au vrai contact avec les populations. Mais ce temps n'a pas à revenir. Aujourd'hui même, comme chaque jour, des milliers de représentants des maisons et compagnies de théâtre parlent à chacun et à tous et poursuivent leur travail au corps, au quotidien... Le peuple n'est pas masse. Le théâtre est à son image, populaire pour chacun, minoritaire pour tous. La fragmentation et la multiplication de la parole dans des médias omniprésents engendre un pullulement de signes qui ne font plus sens. Le temps du développement d'une pensée est réduit à ce qui est considéré comme efficace, «utile», dans une course chaotique. Le théâtre est au contraire garant et initiateur d'une temporalité retrouvée de la parole, ancrée dans son histoire et son avenir. Il représente peut-être aujourd'hui une reconquête, la possibilité donnée au plus grand nombre de revendiquer sa propre langue. Le théâtre n'a d'ailleurs pas l'exclusivité de la parole. Ses alliés sont nombreux. Voyez dans les musiques actuelles la présence assumée du texte. Écoutez les chroniques sociales de The Streets, les écritures d'Abd al Malik, Keny Arkana ou Diam's, appréciez la capacité des Têtes Raides à imposer sur disque comme en concert un texte de Stieg Dagerman, songez à Iggy Pop adaptant Houellebecq... Lecteur ou auditeurs d'une lecture, nous avons tous connu le plaisir de cette combinaison des sons qui fait sens. Le théâtre est texte et mélodie parce qu'il est parole. On peut en sortir sonné, sans avoir tout compris, mais bouleversé par la fraternité d'une parole incarnée. Le théâtre reste l'espace public du partage d'une telle parole. Si notre avenir est en elle, le théâtre n'y manquera pas.



© V. Arbelet



5 novembre – 12 décembre 2009

Odéon 6^e

En manteau rouge, le matin traverse la rosée qui sur son passage paraît du sang ou
HAM. AND EX BY WILLIAM SHAKESPEARE
UN CABARET HAMLET
DE MATTHIAS LANGHOFF SUR UNE MUSIQUE D'OLIVIER DEJOURS

mise en scène Matthias Langhoff

Réécrire «Hamlet»

En manteau rouge, le matin traverse la rosée qui sur son passage paraît du sang ou *HAM. AND EX. BY WILLIAM SHAKESPEARE.*

Tel est le titre de la pièce mise en scène par Mathias Langhoff !

Il s'agit donc en réalité d'une réécriture de la pièce.

Mais traduction, réécriture, n'est-ce finalement pas la même chose ? Comme le dit Georges Banu dans un texte consacré à Vitez : «Écrire, traduire, jouer, mettre en scène relèvent d'une pensée initiale, fondée sur l'activité même de traduire, c'est-à-dire sur la capacité, la nécessité et la joie d'inventer sans trêve des équivalences possibles : dans la langue et entre les langues, dans les corps et entre les corps, entre les âges, entre un sexe et l'autre».

La liberté prise avec le texte shakespearien, et qui peut paraître iconoclaste, semble faire écho à la position de Brecht telle qu'il l'a défendue dans *L'Achat du cuivre* (texte inachevé et fragmentaire rédigé entre 1920 et 1950 et constitué d'environ trois cents fragments) : pour Brecht (comme pour Heiner Müller) les textes classiques (qui ne valent que par leur capacité potentielle à nous aider à comprendre le monde dans lequel nous vivons) sont en effet possiblement soumis à un traitement très libre : simples «matériaux», ils peuvent être dépecés, fragmentés, collés à d'autres matériaux textuels... La trop grande sacralisation des classiques (que Brecht associe à la rage de possession «bourgeoise» d'un «mobilier spirituel» national !) contribue à leur dépérissement. «Cette attitude de déférence, les classiques l'ont payée cher. Par déférence, on les a estropiés, et à force de les encenser, on leur a fait perdre leur éclat. Ils s'en seraient mieux sortis si on avait adopté avec eux une attitude plus libre...».

Épingles japonaises (mise en scène et mise au présent)

Un des fils rouges de la mise en scène semble bien être la question suivante : comment rendre le spectateur actif, de telle sorte qu'il puisse entendre au présent un texte vieux de plusieurs siècles ?

– Mettre en jeu la représentation, mettre en jeu le fait qu'on fait du théâtre, montrer les coutures (ce qui par ailleurs fait écho à la thématique du théâtre dans le théâtre présente dans *Hamlet*). Faire comme si la mise en scène s'inventait au présent : les acteurs jouent à jouer ; ce faisant, ils font devant nous leur numéro de cabaret et parfois jouent à « se rater » (par exemple, l'acteur qui joue Hamlet entame une tirade de *Macbeth* !).

– Créer une réversibilité acteurs/spectateurs dans la pièce et dans la salle (ce qui permet de réactiver la superposition des deux paradigmes principaux de la pièce : agir/ne pas agir – être acteur/être spectateur).

– « Désempoisser » le texte (qui croule sous les gloses et les mises en scène), laver notre regard, en déjouant les attendus.

– Faire d'une tragédie un cabaret (qui déconstruit la linéarité de la pièce, introduit une discontinuité par la succession de numéros appréhendés indépendamment, tout en traitant sur un mode jubilatoire le tragique de la pièce).

– Conserver la tension entre tragédie et cabaret (l'accompagnement musical peut porter le drame mais il peut aussi intervenir en contrepoint).

– Choisir pour jouer Hamlet un acteur plus vieux que l'actrice qui joue sa mère (brouillage temporel qui vaut du reste comme signe d'un monde déréglé)...

Bref, placer, comme le disait Barthes, à propos du théâtre de Brecht, des « épingles japonaises » (épingles munies d'un grelot pour éviter qu'on ne les oublie dans l'habit) !

Extrait du dossier d'accompagnement du Théâtre Dijon-Bourgogne (réalisation Carole Vidal-Rosset)



© V. Arbelet



© V. Arbelet

Un chef-d'œuvre hors normes

Matthias Langhoff revient en force. [...] Son phénoménal *Hamlet-Cabaret*, créé en décembre 2008 à Dijon, part en tournée toute l'année : un chef-d'œuvre !

Que vous n'ayez ni vu ni lu *Hamlet*, ou que vous connaissiez la pièce de Shakespeare par cœur, jamais vous ne l'aurez entendue comme l'offre Matthias Langhoff. Au *Hamlet-Cabaret* tenu par l'acteur François Chattot, tout le monde est à la même enseigne : celle du théâtre, l'un des plus vieux métiers du monde. On est à la fête. 4h30 durant. Ô joie !

Quel plaisir de retrouver Langhoff dans le lit de Shakespeare, un auteur qu'il sent comme le chien sent son maître. Inoubliable et inoublié reste son *Roi Lear* avec Serge Merlin (1986). Son *Hamlet* le sera tout autant. Sinon plus.

Car *Hamlet* est la pièce la plus célèbre du monde comme la Joconde est le tableau le plus universel. On ne percera jamais le sourire de cette dernière, on ne viendra jamais à bout de l'étrangeté d'*Hamlet*. Langhoff affronte la pièce pour ce qu'elle est, la pièce des pièces, et pour la part irréductible d'intimité qu'il y insuffle. Le théâtre est aux commandes, le music-hall est son amant et son agent de liaison, le cabaret son lit.

Jean-Pierre Thibaudat, *Rue89*, 6 janvier 2009

Généralité

avec Marc Barnaud, Patrick Buoncristiani, François Chattot, Agnès Dewitte, Gilles Geenen, Anatole Koama, Frédéric Kunze, Philippe Marteau, Charlie Nelson, Patricia Pottier, Jean-Marc Stehlé, Emmanuelle Wion, Delphine Zingg et Osvaldo Caló, avec le *Tobetobe-Orchestra* : Antoine Berjeau, Osvaldo Caló, Antoine Delavaud, Jean-Christophe Marq, Brice Martin

toiles Catherine Rankl un dessin d'Alfred Kubin traduit par Irène Bonnaud costumes Arielle Chanty lumière Frédéric Duplessier

décor Matthias Langhoff

production déléguée Théâtre Dijon Bourgogne – CDN coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Théâtre de Sartrouville, Théâtre national de Strasbourg, Espace Malraux – Chambéry avec la participation artistique du jeune théâtre national

Tournée : les 21 et 22 octobre 2009 – Espace des arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône


Ouverture de la location le jeudi 15 octobre 2009

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)

du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Cycle Dimítris Dimitriádis

7 novembre 2009 – 12 juin 2010



Après Howard Barker, l'Odéon vous invite à découvrir un autre grand dramaturge européen de notre temps : Dimítris Dimitriádis. Poète, prosateur, romancier, Dimitriádis est aussi essayiste et traducteur. Cette diversité témoigne chez lui d'une volonté réfléchie d'ébranler la «finitude» de la littérature, afin de nous conduire «au centre de l'être humain». Son écriture «démolit pour faire renaître, décompose pour recréer – même si cela se révèle impossible, même si le cycle fatal – Désir, Dépense, Catastrophe – est voué à ne jamais se refermer» (D. Kondylaki).

Deux créations, un accueil, des lectures, des tables rondes, des rencontres avec l'auteur, le soutien à un projet global de traductions d'œuvres inédites, coordonné par l'Atelier Européen de la Traduction et la Maison Antoine Vitez, ne seront pas de trop pour faire entendre cette voix singulière, plus de quarante ans après la création par Patrice Chéreau du *Prix de la révolte au marché noir*. Nous aurons l'occasion de reparler du *Vertige des animaux avant l'abattage* (à découvrir en janvier dans une mise en scène de Caterina Gozzi) et de *La Ronde du carré* (dont la création en mai 2010 par Giorgio Barberio Corsetti conclura le cycle). Quant à *Je meurs comme un pays*, il constitue la meilleure introduction qui soit au travail de Dimitriádis : unanimement considéré comme un classique de la littérature grecque contemporaine, le texte a déjà été présenté dans les plus grands festivals européens.

À venir : *Le Vertige des animaux avant l'abattage* (27 janv – 20 fév 2010)
La Ronde du carré (14 mai – 12 juin 2010)

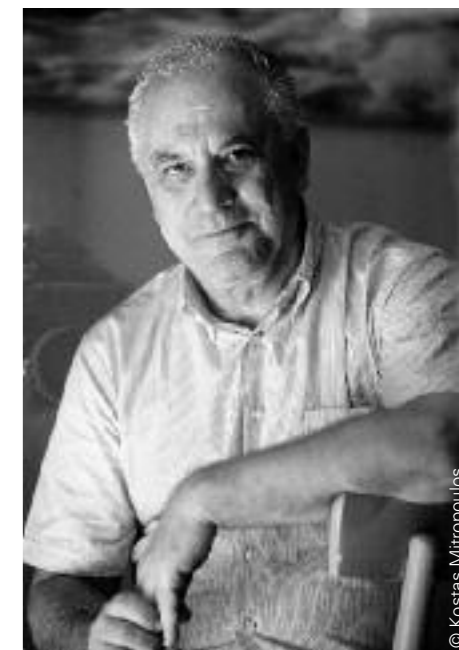
«L'étoile morte»

Trois questions à Dimítris Dimitriádis

Le texte qui vous a apporté la consécration dans les lettres, mais aussi au théâtre, [...] c'est Je meurs comme un pays. On a dit et supposé beaucoup de choses sur l'identité de ce pays qui meurt. Chacun peut reconnaître dans ce texte des questions telles que le sens de l'appartenance, la notion de patrie, la façon dont la patrie se nourrit de la chair de ses enfants. Mais on a beau voir les choses de la façon la plus universelle possible, je pense que ce texte reflète votre relation particulière à la Grèce, non pas la Grèce comme source de lumière, comme patrie de l'Égée, de l'amour, telle que l'a vue un Elytis par exemple, mais la Grèce comme source de tromperie et de désillusion. Peut-on lire Je meurs comme un pays comme témoignage de désillusion face à la Grèce elle-même ?

Désillusion par rapport à ce qu'on attend de recevoir ou par rapport à ce qu'on a déjà reçu ? Lequel des deux ? Moi je pense que les deux sont de la désillusion, et que dans le cas présent les deux sont valables. Vous voyez, ce texte est écrit de telle façon que je ne peux pas

trouver sa vraie... destinée. Autrement dit, que trouve-t-on dans ce texte qui corresponde à ce qui est en dehors de lui ? Voilà le plus important. Il y a eu un moment qui m'appartient, où quelque chose est arrivé qui peut-être est arrivé d'autres fois à d'autres, où l'absolument personnel a coïncidé avec l'absolument général. Du côté personnel, il s'agissait bel et bien de moi, mais du côté du général, je ne sais pas si ce quelque chose existait au moment où j'ai écrit ce texte. Quand je l'ai écrit, tout indiquait que la Grèce était en bonne voie, autant dire que le texte ne correspondait pas à ce moment historique précis. Mais cela signifie aussi autre chose : l'écriture, l'écrit ne décrit pas. Écrire, ce n'est pas décrire. Et voici la différence : d'habitude, les textes décrivent, l'écriture révèle. Quelque chose qui n'est pas encore conscient, pas encore visible, qui couve mais que personne n'a remarqué, quelque chose que la réalité nous dissimule pour nous empêcher de le reconnaître. Ce qui s'est passé et qui est presque exemplaire, dans le sens où l'on peut s'en servir comme exemple, c'est qu'au moment où j'écrivais ce texte, il parlait d'une réalité qui n'était pas visible, donc... du futur ! Mais d'un futur qui pour l'écriture était présent. En fait, je crois que ce texte marque la fin de toute une époque historique. [...]



© Kostas Mitropoulos

Où se situe cette mort, d'après vous ?

Cette mort est ce qu'on appelle une mort naturelle, celle de certaines choses. Les choses meurent à un moment donné quand elles n'ont plus la force de continuer à vivre. Et précisément la réalité où nous vivons est la non-reconnaissance de cette réalité.

De ce que quelque chose a pris fin...

Et cela pour toujours. Nous vivons avec l'illusion de la continuité, l'illusion que les choses vont avancer, tandis qu'en fait nous vivons dans la lumière venant d'une étoile morte. Voilà ce que révèle l'écriture. L'étoile morte. Mais ne croyez pas qu'au moment où j'écrivais j'étais un audacieux, ou un visionnaire, ou quelqu'un qui regarde les choses de haut, ou qui se tient même à l'écart. J'étais tellement plongé dans la réalité, j'en faisais tellement partie, que l'écriture de ce texte a été incroyablement douloureuse.

Extrait d'un entretien avec Dimitra Kondylaki, in *Homéride* (édition DVD multilingue, Atelier Européen de la Traduction, 2007 – à commander sur le site de l'AET : www.babeleurope.com)



7 – 12 novembre 2009
Ateliers Berthier 17^e



Je meurs comme un pays [Dying as a Country]

de Dimítris Dimitriádis
mise en scène Michael Marmarinos

en grec surtitré



Une tragédie égarée

Je meurs comme un pays. Qu'est-ce qu'un pays ? À quel moment un pays meurt-il ? Le titre de ce texte contemporain/biblique reconduit un hurlement. Un hurlement de vie et d'espoir à l'encontre de la catastrophe émergente. Un hurlement qui comprend le rire, le désespoir, l'ironie, la joie au cœur, l'insurrection et le silence – tout ce qui constitue la vie en un temps de crise. Le hurlement de l'individu, sublimé par le collectif.

Un pays est essentiellement composé de gens. Et en temps de crise, leur activité principale consiste à attendre.

Attendre devient le propre des mortels. Des tâches rudimentaires de la vie quotidienne aux quêtes existentielles les plus profondes, ils font le pied de grue. Une longue file humaine de citoyens authentiques, issus de diverses familles sociales, politiques et nationales, en attente de pouvoir émettre un souhait, une prière, une prévision, une revendication, un couinement. Hurlements solitaires d'existences fragiles dispersées dans la grande ville, à l'ombre des grands événements.

Ces gens composent le Chœur d'une Tragédie informelle, égarée dans la ville moderne. Le Chœur préfigure des formes contemporaines dans le théâtre et la vie quotidienne ; c'est un corps pourvu de qualités inouïes, apte à produire du texte, du chaos, de l'histoire et de la politique.

Michael Marmarinos

Un héros : le langage

L'Histoire de la littérature est jalonnée, de loin en loin, par quelques œuvres solitaires, qu'une perfection dans le désespoir ou l'horreur fait briller comme des diamants noirs. *Je meurs comme un pays* appartient à cette impressionnante famille. Peut-on plonger plus loin que ce livre dans les bas-fonds de l'homme ? La mort physique et spirituelle d'un pays vaincu y est la figure d'une autre mort plus radicale, celle de toutes les valeurs humaines et de l'homme lui-même. On n'a même pas la consolation d'espérer un monde meilleur à venir, dans cette humanité désormais stérile où les femmes ne peuvent plus faire d'enfants. [...]

Il serait difficile de ne pas voir ici, dans ce cri de haine contre un pays pourri jusqu'à la moelle, écrasé par l'Église et l'armée, un reflet de la Grèce telle que Dimitriádis l'a connue, sous la dictature des Colonels, par exemple [...]. Mais à cette lecture historique, si légitime soit-elle, il convient d'en superposer une autre, plus universelle. On a l'impression d'être ici face à un tableau complet de toutes les perversions et subversions, de toutes les formes de folie (hystérie et schizophrénie en tête), d'une synthèse des maux de toutes les époques passées, présentes et à venir [...].

Redoutable sujet – pour l'auteur d'abord. Il y faut une maîtrise dans l'écriture, et la jubilation qu'elle suscite chez le lecteur, pour que celui-ci avale tant d'amertume sans recracher. On reste sans voix devant la maturité du jeune Dimitriádis [...]. On est surtout saisi de découvrir en lui un virtuose non

seulement du déchaînement, du bruit et de la fureur, mais aussi de l'implicite, du demi-mot, de l'infime détail qui tue. Comme ces guillemets entourant la partie finale où s'élève une voix disant « je », qui repoussent le « je » à distance, dans le

Et surtout, entre les coupures, il y a ces phrases démesurées, épuisées dès le départ et inépuisables, tendues, au bord de la rupture, comme tirées d'un instrument de musique mené à l'extrême limite de ses possibilités.

Peut-on plonger plus loin dans les bas-fonds de l'homme ?

passé, le dévitalisent, l'anéantissent avec la sûreté d'une guillotine. Ou ces crevasses d'allure sismique un peu partout, à savoir les points de suspension marquant de prétendues coupures, qui font que ce roman, l'un des plus courts qui soient, devient du même coup virtuellement très long, au point d'allier à la fascination de la fulgurance un peu de celle de l'infini.

On suit leur progression, à ces phrases, comme si c'était une aventure. S'il y a un héros dans ce livre apparemment sans personnage, c'est sans doute le langage, les mots, dont on exalte ici le pouvoir, capables qu'ils sont de « brûler la langue à jamais ».

Michel Volkovitch
(note du traducteur, extrait de la préface à *Je meurs comme un pays*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2005)



Généralique

avec Theodora Tzimou, Dimitris Lignadis, Mrs. Smaro Gaitanidou, Kim Soo-Jin, Adrian Frieling, Kritharas Giorgos, Konstantinou Andreas, Ilias Algaer, Rena Andreadaki, Melina Apostolidou, Elena Topalidou, Anastasia Eden, Lambros Filippou, Rena Fourtouni, Margarita Kalkou, Virginia Katsouna, Ioannidou Thalia, Tilemachos Mousas, Alexandra Pavlidou, Vasilis Spiropoulos, Aris Tsaousis, Giorgos Vrontos, Zacharopoulou Melina, Mr. Michalis Chatiris, Maria Stavra (Mrs. Beba Blans), avec la participation de l'auteur Mr. Dimítris Dimitriádis

dramaturgie Michael Marmarinos & Myrto Pervolaraki décor Kenny MacLellan lumière Yannis Drakoularakos costumes Dora Lelouda musique Dimitris Kamarotos danse Valia Papachristou film Stathis Athanasiou production Theseum Ensemble, Hellenic Festival avec le soutien du Ministère grec du tourisme et de la Fondation Alexandre S. Onassis production exécutive PRO4 coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris créé le 30 juin 2007 au Hellenic Festival

Ouverture de la location le jeudi 15 octobre 2009

Tarifs : de 12€ à 32€ (série unique) Tous les jeudis, tarif exceptionnel à 24€ du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi



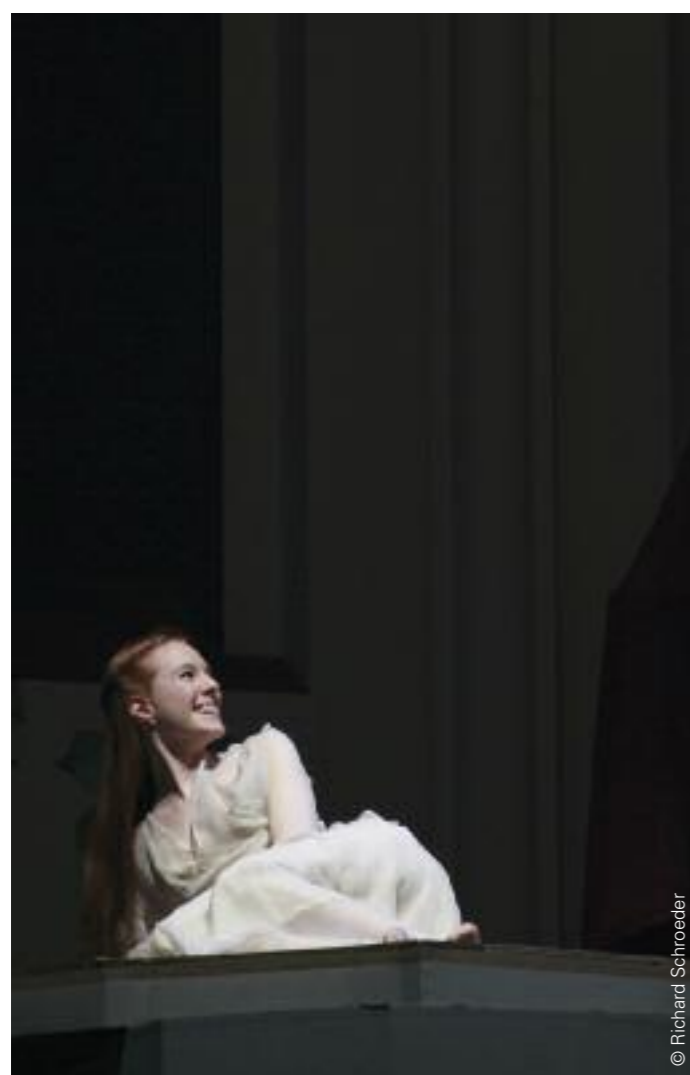
Ce qu'André Engel fait de Kleist est superbe. Dans un extraordinaire décor de ruines dû à Nicky Rieti, [...] les images qu'on nous offre sont de toute beauté, les déambulations, d'une grande élégance, les voix, musicales. C'est un bonheur, que porte à son comble, lorsqu'il s'élève, le chant poétique de Julie-Marie Parmentier. La grâce de cette jeune actrice est bouleversante. [...]

Philippe Tesson, *Le Figaro Magazine*, 19 janvier 2008

2 – 31 décembre 2009
Ateliers Berthier 17^e

La Petite Catherine de Heilbronn

d'Heinrich von Kleist / mise en scène André Engel



© Richard Schroeder

Une reprise qui s'imposait ! Ce pari théâtral, superbement tenu par André Engel et les comédiens qui le suivent depuis *Léonce et Léna*, *Le Jugement dernier* ou *Le Roi Lear*, a en effet été plébiscité tant par le public que par la critique et les professionnels, obtenant cinq nominations aux Molières 2008 (dont celles de Meilleur comédien pour Jérôme Kircher, Révélation théâtrale pour Julie-Marie Parmentier, Meilleur décorateur-scénographe pour Nicky Rieti, Meilleur adaptateur pour Pierre Deshusses), et remportant finalement, comme gage de l'équilibre de l'ensemble du spectacle, le Molière de la Meilleure compagnie. Vingt ans après sa mise en scène historique de *Penthésilée*, Engel nous convie à un nouveau rendez-vous au cœur le plus secret de l'œuvre de Kleist. Ne manquez donc pas cette occasion exceptionnelle de découvrir ou redécouvrir, seuls ou en famille, à l'occasion des fêtes, la bouleversante histoire de la Petite Catherine, dernier chef-d'œuvre du plus brûlant des Romantiques allemands, feuilleton à rebondissements, conte initiatique, légende de cape et d'épée – mais avant tout voyage sans retour au bout de l'amour fou.

Extraits de presse

Allez aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Vous y vivrez un de ces moments d'exception où le théâtre vous envoûte et vous charme, par la simple grâce d'une histoire devant vous racontée. [...] Peu importe la fin. C'est le chemin qui est beau. Et, comme Catherine, il est inexprimable. [...] La Petite Catherine ne sait pas qui elle est. Quelque chose la porte et révèle aux autres ce qu'ils sont. Elle a la grâce. On s'attache à elle comme à une marionnette si juste dans son obstination simple et tranquille que le monde s'accorde autour d'elle. Ce monde, André Engel le met en scène dans les plis de la nuit, une nuit baignée de brouillard, hantée par des maisons à la découpe de ruines. Une vraie nuit de théâtre qui rend tout possible : l'imagination de chacun est au pouvoir.

Brigitte Salino, *Le Monde*, 15 janvier 2008

Le dernier spectacle d'André Engel – *La Petite Catherine de Heilbronn*, de Heinrich von Kleist – prouve une fois encore combien l'intransigent metteur en scène reste le maître du royaume des songes... [...] Dirigés par André Engel, Julie-Marie Parmentier (Catherine) et son Comte von Strahl (Jérôme Kircher) incarnent admirablement des personnages perdus entre illusion et réalité, don de soi et violence, naïveté et cruauté. Il faut avoir connu soi-même bien des passions, des outrances, des fulgurances pour indiquer aux comédiens avec tant de subtilité cet instant où tout peut basculer, où l'on devient fou ou saint. Au milieu d'un majestueux espace gothique, signé de l'habituel complice Nicky Rieti, espace toujours mouvant, au bord du déséquilibre et de la chute, Julie-Marie Parmentier surtout est hallucinante, magique. Ange ou démon. Constamment souriante à travers ses immenses cheveux blonds.

Fabienne Pascaud, *Télérama*, 16 janvier 2008

Une éclatante réussite de plus à l'actif d'un artiste qui, en tout ce qu'il touche, fait la part belle au rêve et à l'inconscient.

Jean-Pierre Léonardini, *L'Humanité*, 29 janvier 2008


Général

avec Bérangère Bonvoisin, Evelyne Didi, Hélène Fillières, Jérôme Kircher, Gilles Kneusé, Arnaud Lechien, Claude Lévêque, Tom Novembre, Julie-Marie Parmentier, Fred Ulysse

texte français Pierre Deshusses version scénique André Engel & Dominique Muller dramaturgie Dominique Muller scénographie Nicky Rieti lumières André Diot costumes Chantal de la Coste-Messelière bande son & musique Pipo Gomes maquillages et coiffures Paillette

production Odéon-Théâtre de l'Europe, Le Vengeur Masqué

créé le 10 janvier 2008 aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

 En audio-description, le jeudi 17 décembre à 20h et le dimanche 20 décembre à 15h.
Contact Karine Charmot 01 44 85 40 37 / karine.charmot@theatre-odeon.fr
En collaboration avec l'Association Accès Culture

Tournée : du 14 au 24 janvier 2010 – TNP - Villeurbanne

Ouverture de la location le mardi 10 novembre 2009

Tarifs : de 12€ à 32€ (série unique) Tous les jeudis, tarif exceptionnel à 24€ du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi, relâche exceptionnelle le vendredi 25 décembre



© Richard Schroeder

6 – 10 janvier 2010
Odéon 6^e

La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres

d'après *La Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe
adaptation & mise en scène Amos Gitai

Préface à *La Guerre des Juifs*

La guerre menée par les Juifs contre les Romains est la plus considérable non seulement de celles de notre temps mais peut-être aussi de celles dont le récit nous est parvenu et qui ont éclaté soit entre cités, soit entre nations ; parmi les historiens de cette guerre, les uns n'ont pas pris part aux opérations : ils ont glané au petit bonheur des on-dit contradictoires et rédigé avec des effets de style des sophistes. D'autres ont pris part à la guerre mais, par courtoisie à l'égard des Romains ou par haine des Juifs, ils déforment les faits : leurs écrits répandent ici le blâme, là des éloges, mais nulle part on n'y trouve la rigueur historique. C'est pourquoi moi, Joseph, fils de Matthias, Hébreu de race, natif de Jérusalem, prêtre, ayant moi-même fait la guerre contre les Romains dans un premier temps et, par la suite, ayant été obligé de suivre les opérations, j'ai décidé d'exposer la suite des événements aux sujets de l'empire romain en traduisant en grec l'œuvre que j'avais d'abord composée dans ma langue maternelle et envoyée aux peuples étrangers de l'intérieur de l'Asie.

Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, I, 1 (trad. Pierre Savinel, Paris, Minuit, 1977, p. 119)



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Qu'il réalise des fictions ou des documentaires, Amos Gitai interroge, laisse parler. Comme l'a noté Serge Toubiana, sa position est celle du guetteur ou du veilleur, scrutant le terrain où les forces en présence se déploient dans leur irréductible singularité. Gitai a trop de respect pour le réel pour imposer un point de vue. Sa rigueur face aux pièges des images, sa liberté d'approche, lui ont valu en Israël des difficultés innombrables ; elles le poussèrent à finalement choisir de se soustraire aux pressions militaires et gouvernementales par un exil qui dura une bonne dizaine d'années, entre 1982 et 1993. C'est précisément vers la fin de cet exil qu'il créa en Italie, d'abord à Gibellina en 1992 puis à la 55^e Biennale d'Arts Plastiques de Venise, au mois de juin 1993, *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*. Cette performance théâtrale, qui tient de

l'oratorio parlé et chanté, emprunte l'essentiel de sa matière à *La Guerre des Juifs*, où l'historien Flavius Josèphe retrace la destruction de la souveraineté juive par l'Empire romain au premier siècle de notre ère.

Amos Gitai apprécie depuis toujours la complexité de cette œuvre. Car Flavius Josèphe, comme son nom l'indique, a un pied dans les deux camps. Fils d'une grande famille sacerdotale, il prend une part active à la première guerre judéo-romaine en qualité de commandant en chef des forces juives en Galilée. Capturé, il garde la vie sauve à condition de se mettre au service de la grandeur romaine – une grandeur qui n'excluait nullement, au contraire, la glorification des peuples soumis. Sur les traces de Josèphe, Gitai est allé filmer, au sud de Jérusalem, le site de Massada, où se dressent encore les ruines de la forte-

resse défendue par les ultimes patriotes juifs (selon l'historien, après une résistance de près de trois ans, ils préférèrent se suicider pour échapper à la servitude).

Dans ce dialogue des siècles qu'orchestre Gitai, les voix se répercutent, se font rumeur, chant, musique, passant d'une langue à l'autre, incarnant l'un ou l'autre pouvoir, brouillant parfois les frontières et les identités, en un bruissement où français, hébreu, yiddish, arabe, anglais se répondent. Sept narrateurs incarnant des exilés de différents pays se partagent la charge du récit. Quatre d'entre eux relaient la parole des interprètes principaux. Parmi ceux-ci, Éric Elmosnino et Jeanne Moreau, qui reprennent dans la Grande salle de l'Odéon un texte qu'ils ont d'abord fait résonner au Festival d'Avignon 2009, dans la Carrière de Boulbon.

Au nom du maître véritable

ELÉAZAR. – Nous avons décidé depuis longtemps, moi Eléazar et vous, mes braves soldats, de n'être esclaves ni des Romains ni de personne d'autre que Dieu : car lui seul est le maître véritable et juste des hommes. Voici maintenant venue la situation qui nous commande de prouver par des actes notre sincérité : ne nous déshonorons pas en acceptant aujourd'hui, avec la servitude, les châtements qui nous attendent si nous tombons vivants entre les mains des Romains – car nous avons été les premiers de tous à nous révolter, et nous sommes les derniers à leur faire la guerre. J'estime que c'est de Dieu que nous vient cette grâce de pouvoir mourir dans l'honneur et dans la liberté. Pour nous, nous sommes sûrs d'être pris à l'aube mais nous pouvons choisir, avant, de mourir noblement avec ceux que nous aimons le plus. Peut-être, dès le début, aurait-il fallu chercher à pénétrer la pensée de Dieu et nous rendre compte le peuple juif, qu'il avait aimé autrefois, avait été condamné par lui. Car s'il était resté bienveillant, ou du moins modérément hostile, il n'aurait pas vu avec indifférence la perte d'un si grand nombre d'êtres humains, ni abandonné sa cité la plus sainte aux ennemis, pour qu'ils l'incendient et la détruisent de fond en comble. Espérons-nous donc que nous seuls, de tout le peuple juif, pourrions survivre et préserver notre liberté ? Voyez plutôt comme il dénonce la vanité de notre attente en nous envoyant une terrible épreuve, plus forte que nos espérances : car même la nature imprenable de cette forteresse n'a servi à rien pour nous sauver. [...] Mourons sans avoir été esclaves de l'ennemi et, en hommes libres, quittons ensemble cette vie avec nos enfants et nos femmes ! Voilà ce que nos lois nous ordonnent, voilà ce dont nos femmes et nos enfants nous supplient. Voilà la nécessité qui nous vient de Dieu, et le contraire, c'est ce que les Romains désirent : leur crainte, c'est qu'un seul de nous meure avant la prise de la citadelle. Hâtons-nous donc de leur laisser, au lieu de la jouissance qu'ils espèrent de notre capture, la stupeur devant notre mort et l'admiration devant notre intrépidité !

FLAVIUS JOSÈPHE. – Il voulait continuer, mais tous l'interrompirent : ils brûlaient de passer aux actes. Comme possédés, il s'en allèrent avec l'ardent désir de se devancer l'un l'autre, chacun estimant qu'il donnerait la preuve de son courage et de son intelligence en n'étant pas vu parmi les derniers, si violente était la passion qui les avait saisis d'égorger leurs femmes, leurs jeunes enfants et eux-mêmes.

Extrait de *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*



Général

avec Jeanne Moreau, Jérôme Koenig, Gérard Benhamou, Éric Elmosnino, Shredy Jabarin, Mireille Perrier, Menachem Lang, Shahar Even Tzur, Tamar Capsouto, Yahel Doron, Alexei Kotchetkov
conseiller artistique Chloé Obolensky lumière Jean Kalman en collaboration avec Pascal Mérat costumes Moïra Douguet conseiller littéraire Marie-José Sanselme
textes bibliques et hébraïques Rivka Markoviski-Gitai conseiller casting Ilan Moscovitch
production déléguée Festival d'Avignon production exécutive AGAV Films coproduction Festival Grec de Barcelone, Festival d'Athènes et Epidauré,
Festival international de Théâtre d'Istanbul, Festival d'Avignon dans le cadre de Kadmos (Réseau européen de Festivals méditerranéens),
Odéon-Théâtre de l'Europe avec le soutien de l'Adami

créé le 7 juillet 2009 à la Carrière de Boulbon dans le cadre du Festival d'Avignon

Ouverture de la location le mercredi 16 décembre 2009

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

avec le soutien des Fondations
Edmond & Benjamin de Rothschild



Présent composé

> Traversées philosophiques (2/6)

Pourquoi le pouvoir a-t-il besoin de gloire ?

Lecture et rencontre avec **Giorgio Agamben** et **Martin Rueff**.

Judi 12 novembre à 18h

Dans *Le Règne et la Gloire*, *Homo Sacer*, II, 2, (Seuil, 2008) Giorgio Agamben poursuit sa généalogie du pouvoir politique. Il découvre les fondements de la notion d'économie au cœur de la tradition trinitaire et montre combien ce paradigme ne cesse de déterminer notre propre interprétation du politique. Il y a plus : le pouvoir n'est pas seulement gouvernement mais « gloire » : les liturgies, les cérémonies, les acclamations, loin d'être d'anciennes pratiques, sont la base du pouvoir occidental comme le démontrent la fonction du consensus et des médias dans nos démocraties modernes. Un concept est au cœur du *Règne et la Gloire* : celui de désœuvrement. Et comme on le retrouve dans *Nudités*, paru chez Payot-Rivages en septembre 2009, on essaiera de le faire monter sur la scène.

Les textes lus seront de Aristote, Augustin, Foucault, Peterson, Schmitt, Tertullien, Thomas d'Aquin.

Né à Rome en 1942, **Giorgio Agamben** enseigne à l'université de Vérone. Il a participé, en 1966 et en 1968, aux séminaires de Heidegger. Il est le directeur de l'édition italienne des *Œuvres complètes de Walter Benjamin*, dont il a retrouvé d'importants manuscrits. Il est l'auteur d'une œuvre considérable, dont, publiés au Seuil, *Homo sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue* (1997), *Homo sacer, II. État d'exception* (2003).

Martin Rueff, enseigne la littérature et la philosophie à Paris et à Bologne. Il vient de publier, *Différence et Identité. La poésie lyrique à l'apogée du capitalisme culturel* (Hermann, 2009)

Organisé avec les éditions du Seuil.

En partenariat avec la Fnac et Courrier international.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Ouverture de la location le jeudi 22 octobre

Réservation 01 44 85 40 40

> Lectures de textes de théâtre italiens / Clôture du cycle Face à Face

Face à Face – Paroles d'Italie pour les scènes de France

Lundi 23 novembre à 18h

Médée et *Petite Antigone* d'Antonio Tarantino

Les pièces d'Antonio Tarantino renvoient à des situations fortes liées à l'histoire contemporaine aussi bien qu'à des traditions culturelles rattachées au religieux ou au mythique. Avec *Petite Antigone* et *Médée* il approche dans des textes courts les figures de femmes de la mythologie grecque.

Antonio Tarantino, après avoir exercé la profession de peintre, entame en 1992 une carrière d'écrivain et reçoit plusieurs prix pour ses pièces mises en scène en Italie et à l'étranger. L'Arche éditeur est son agent en France.

Lecture dirigée par **Bruno Geslin** avec **Frédérique Loliée** et **Evelyne Didi**.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Tarif unique 5€

Ouverture de la location le mardi 3 novembre

Réservation 01 44 85 40 40



Mardi 24 novembre à 18h

Très belle Marie de **Roberto Cavosi**

Un polar sensuel et mystérieux, où les corps et les passions s'enchevêtrent dans l'odeur camphrée d'une salle de *kick-boxing* et les pas d'une danse tribale et profane...

Roberto Cavosi a entrepris une carrière d'acteur pendant une dizaine d'années avant de se consacrer entièrement à l'écriture théâtrale. Il a remporté de très nombreux prix et distinctions.

Lecture dirigée par **Alexandra Tobelaïm**, avec **Carlos Martins**, **Solal Bouloudnine**, **Thierry Otin** et **Sandrine Rommel**.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Ouverture de la location le mardi 3 novembre

Réservation 01 44 85 40 40

Mercredi 25 novembre à 18h

Cassandra on the road de **Lina Prosa**

Cassandra, une femme grecque émigrée aux États-Unis d'Amérique, est licenciée par son entreprise. Elle se retrouve à nouveau l'étrangère nomade que personne ne croit.

Lina Prosa est dramaturge et vit à Palerme où elle a la direction artistique du Teatro Studio Attrice/Non et réalise des projets sur les relations de la maladie et la transformation du corps avec la scène (Progetto Amazzone).

Lecture dirigée par **Christine Letailleur**, avec **Valérie Lang**.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Ouverture de la location le mardi 3 novembre

Réservation 01 44 85 40 40

Judi 26 novembre à 18h

Frangins de **Francesco Silvestri**

Dans une chambre d'hôpital, un jeune malade, assis au bord du lit. Son frère entre. Au loin, les cloches marquent le début de la messe. C'est un autre type de cérémonie qui va se dérouler dans cette chambre.

Francesco Silvestri est auteur, acteur et metteur en scène. Auteur de nombreuses pièces dont il assure en général la mise en scène, il écrit aussi des fables pour enfants et des pièces de théâtre pour la jeunesse.

Lecture dirigée par **Michel Didym** avec **Christophe Brault** (distribution en cours).

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Ouverture de la location le mardi 3 novembre

Réservation 01 44 85 40 40

.../...

• **Vendredi 27 novembre à 18h**

Goodfriday night suivi d'extraits de
Le pont. Un effondrement de **Vitaliano Trevisan**

Goodfriday night est écrit à partir d'un fait divers : «Un père a aidé sa fille dépressive à se suicider puis a dit à la police qu'il l'avait fait pour les sortir, elle et toute la famille, de leur misère.»

Le pont. Un effondrement (Gallimard, 2009). «Ma terre, ma langue, ma culture, rien de tout cela n'a jamais été mien, et pourtant c'est de là que je viens, c'est là que je suis condamné à retourner».

Vitaliano Trevisan est romancier, dramaturge, scénariste, acteur et musicien. Après une jeunesse passée comme employé dans le bâtiment, il se tourne vers la littérature. En France, il a publié *Bic et autres shorts* (Éditions Verdier, 2008), *Les quinze mille pas* (Éditions Verdier, 2006).

Lecture dirigée par **Christian Esnay** avec **Eléonore Briganti** et **Christian Esnay**.

> **Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin** / Tarif unique 5€
Ouverture de la location le mardi 3 novembre
Réservation 01 44 85 40 40

Lectures organisées dans le cadre du programme Face à Face - Paroles d'Italie pour les scènes de France
Coproductioin ETI, Institut culturel italien de Paris et Odéon-Théâtre de l'Europe
En partenariat avec France Culture.

> **Lecture par l'auteur**

Luc Bondy

Lundi 30 novembre à 19h

Lecture par l'auteur de passages de son nouveau roman *À ma fenêtre*.
Un portrait drôle et désabusé de notre temps.

Organisé avec les éditions *Christian Bourgois*.

> **Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin** / Tarif unique 5€
Ouverture de la location le mardi 10 novembre
Réservation 01 44 85 40 40

> **Traversées philosophiques (3/6)**

Le courage de la vérité : condition nécessaire de l'exercice politique ?

Jeudi 10 décembre à 18h

Avec **Frédéric Gros** pour l'édition des deux cours de **Michel Foucault** *Gouvernement de soi et des autres* et *Le courage de la vérité* (Seuil, 2009).
Rencontre animée par **Nicolas Truong** (journaliste au *Monde*).
Foucault prononce entre 1983 et 1984 ses deux derniers cours au Collège de France. Il meurt le 25 juin 1984.

Ce sont des leçons d'une grande intensité, et qui posent la question du courage. Mais ce courage dont il s'agit n'est pas celui de se montrer fort face au danger des luttes ou à l'adversité du monde. C'est celui de la vérité, de la franchise, du «dire-vrai». On a bien l'idée que pour construire des connaissances vraies, il faut de la lucidité, de l'intelligence et de la méthode. Mais pourquoi du courage ? C'est la leçon que Foucault va chercher chez les Anciens.

Les textes lus seront de Foucault, Platon, Epictète et Diogène Laërce.

Frédéric Gros est professeur de philosophie à l'université Paris-XII. Il a travaillé sur l'histoire de la psychiatrie (*Création et folie*, puf), la philosophie de la peine (*Et ce sera justice*, Odile Jacob) et la pensée occidentale de la guerre (*États de violence*, Gallimard). Il a édité les derniers cours de Foucault au Collège de France.

Organisé avec les éditions du *Seuil*.

En partenariat avec la *Fnac* et *Courrier international*.

> **Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin** / Tarif unique 5€
Ouverture de la location le jeudi 19 novembre
Réservation 01 44 85 40 40

> **Lectures musicales**

Lectures musicales dans un salon

Mardi 15 et mercredi 16 décembre à 19h

Histoire de la princesse de Montpensier de Madame de Lafayette par **Marie-Armelle Deguy**, accompagnée de **Constance Luzzati** à la harpe. Madame de Lafayette (1634-1693), amie de Madame de Sévigné et de quelques grandes figures littéraires de son temps, est l'auteur entre autres de *La Princesse de Clèves* et *Zaïde*.

Jeudi 17 et vendredi 18 décembre à 19h

Le Rosier de Madame Husson de Guy de Maupassant par **Michel Fau**, accompagné de **Nathalie Steinberg** au piano. Une nouvelle caustique de Maupassant parue en 1887. De même que l'écrivain se donne quelques pages pour dépeindre toute une société, Michel Fau déploie seul en scène la galerie des figures de cette comédie humaine en miniature. Quand l'acteur se fait portraitiste virtuose...

> **Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin** / Tarif unique 5€
Ouverture de la location le mardi 24 novembre
Réservation 01 44 85 40 40

> **Rencontre**

Grande rencontre scolaire

Vendredi 8 janvier à 14h

Rencontre autour d'Eschyle, Sophocle, Dimitriádis, animée par Jean-Claude Lallias avec Dimitris Dimitriádis, Daniel Loayza (distribution en cours)

> **Théâtre de l'Odéon – Grande salle**
Entrée libre sur réservation 01 44 85 40 33

*La création d'êtres à partir du non-être :
voilà le paradoxe de l'auteur dramatique
et de son acte d'écrire pour le théâtre,
ce passage de la non-personne aux personnages.
C'est au moins mon cas -*

Dimitris Dimitriádis



Café de l'Odéon

Dans le cadre exceptionnel du Grand foyer du Théâtre de l'Odéon, le *Café de l'Odéon* vous accueille :

- pour le déjeuner de 12h à 15h
- pour un verre, un thé, une gourmandise tous les après-midi de 15h à 18h
- pour un dîner rapide de 18h à 20h

Les jours des représentations, le *Café de l'Odéon* est ouvert avant, pendant les entractes et après le spectacle, du mardi au dimanche.

Renseignements et réservation 01 44 85 41 30

Entrée Place Paul Claudel



© Victor de Casteja

Consultez les **archives sonores** des Présent composé sur notre site internet à cette adresse : http://www.theatre-odeon.fr/fr/la_saison/present_compose/archives_sonores-p-701.htm